

Claude RIVELINE
en collaboration avec Evelyne BERDUGO

LES MatriARCHES



RÉFLEXIONS SUR LA
CONDITION FÉMININE

Claude RIVELINE
est ancien élève de l'École polytechnique
et professeur de gestion à l'École des mines de Paris.

Evelyne BERDUGO,
Présidente de la Coopération Féminine,
a complètement accompagné la rédaction du présent essai.

La présente publication est en vente à la **Coopération Féminine**
39, rue Broca - 75005 Paris - Tél. : 01 42 17 10 90
e-mail : contact@cooperation-feminine.fr

Ainsi qu'au **Centre Communautaire**
119, rue Lafayette - 75010 Paris - Tél. : 01 46 03 52 36
e-mail : raphy.marciano@centrecomparis.com

Janvier 2015

LES MATRIARCHES

SOMMAIRE

AVANT-PROPOS	5
1. LA CRÉATION DE LA FEMME.....	11
2. LE FRUIT DÉFENDU	15
3. LE MACHISME DES ORIGINES.....	19
4. LE COUPLE D'ABRAHAM ET SARAH.....	23
1/ La fuite en Egypte et la femme sœur	24
2/ La mère porteuse Agar	25
3/ Les changements de nom et la circoncision.....	27
4/ Le rire	28
5. LE COUPLE D'ISAAC ET RÉBECCA	31
1/ Rébecca, femme libre	32
2/ Rébecca, mère de Jacob et Esaü	33
3/ Rébecca manipulatrice.....	34
4/ Rébecca, épouse silencieuse	36
6. RACHEL ET LÉA.....	39
1/ La rencontre de Rachel au puits.....	40
2/ Les deux noces.....	41
3/ Les treize naissances.....	42
4/ Léa, femme objet, Rachel, femme sujet ?	43
5/ La mort de Rachel.....	44
CONCLUSION.....	46



LES MATRIARCHES

RÉFLEXIONS SUR LA CONDITION FÉMININE

AVANT-PROPOS



En bonne logique, le titre et le sous-titre du présent opuscule devraient être inversés, car le sujet des matriarches bibliques, Sarah, Rébecca, Rachel et Léa, aux noms de qui les parents juifs bénissent rituellement leurs filles, ne sera abordé que dans la seconde moitié de ces pages. Le principal sujet des premiers chapitres sera la matriarche des matriarches, Eve, la première femme, notre mère à tous ; pourquoi ?

Scruter les origines bibliques de la condition féminine est indispensable pour aborder l'immense scandale, l'incroyable absurdité du machisme qui fait rage dans toute l'humanité depuis les temps les plus reculés, et qui s'estompe peu à peu de nos jours : la présidente du Fonds Monétaire International est aujourd'hui une femme ; la maire de Paris aussi ; il en va de même de la présidente de l'université israélienne de Bar Ilan, pour ne citer que trois institutions dirigées jusque-là par des hommes. Et aucune voix ne s'élève pour critiquer ces nominations au nom de leur sexe. L'humanité devrait donc s'interroger avec stupéfaction sur le fait qu'elle a gaspillé la moitié de ses ressources en talents et en énergie en confinant les femmes dans leurs rôles traditionnels. De rares exceptions sont citées dans tous les domaines et à toutes les époques, y compris dans les fonctions de chefs de guerre, mais ces cas accroissent le sentiment de scandale car ils apportent la preuve que l'aptitude des femmes à occuper tous les rôles était prouvée depuis longtemps.

« *Tota mulier in utero*¹ », cette terrible formule d'Hippocrate, dans sa traduction latine, fournit en peu de mots l'explication. Elle laisse entendre que les femmes n'existent que par leur aptitude à faire des enfants, ce qui pose la question de savoir si elles sont des êtres humains comme les hommes. D'ailleurs, la question de savoir si elles possèdent une âme a été débattue, dit-on, au Concile de Mâcon en 585. À quoi il faut ajouter ce qui encadre dans le temps la maternité proprement dite, à savoir la séduction et les soins du ménage, et l'on dispose du tableau à peu près complet du contenu de la condition féminine tel qu'il fascine et horrifie les hommes dans leur vision de leur « femelle ».

Car les hommes ont naturellement peur des femmes. Une première source de cette crainte est sans doute le souvenir de la tendre tyrannie que leur mère a exercée sur eux dans leur enfance. Puis vient la difficulté des conquêtes amoureuses. Enfin et surtout la déconcertante aptitude des femmes à raisonner autrement qu'eux, résumée par le célèbre adage du roi François 1^{er} : « *Souvent femme varie, bien fol qui s'y fie* ». Cette formule signifie, au-delà de l'intention méprisante, que l'esprit des femmes obéit à une logique suffisamment différente de celle des hommes pour les déconcerter. Il y a, à mon avis, une explication très profonde à cela, presque jamais abordée par les théoriciens de la comparaison des sexes, à savoir que tout ce que peut faire un homme, une femme peut le faire (à l'exception des épreuves de force physique), mais la réciproque n'est pas vraie ; un homme est incapable de faire un enfant ni de l'allaiter. Or, ce sont là deux actes, c'est peu de le dire, au cœur de la condition humaine, mais qui échappent à toute rationalisation. Ce sont des choses qui arrivent sans qu'on les ait maîtrisées par la pensée. Or, les hommes ont un besoin viscéral de logique, de tri entre le vrai et le faux, alors que les femmes,

1. « *La femme est toute entière dans son utérus* ».

tout aussi aptes à manier les jeux d'esprit, savent en plus que la vie et la tendresse peuvent faire irruption dans leur corps en dehors de toute opération de l'esprit. Même celles qui n'ont pas eu d'enfant ont eu pour premier modèle leur mère, qui en a eu au moins une ! Cette dimension les pousse à percevoir le monde en relief et en couleur alors que les hommes le perçoivent plat et en noir et blanc.

Cette différence est clairement exprimée dans le récit biblique, lors de la création de la première femme, quand on sait la lire à la lumière des commentateurs juifs de la tradition, comme je vais le montrer dans les chapitres ci-après. Non que cette tradition juive soit moins machiste que les autres. Dans la Bible même, les protagonistes femmes ne sont pas fréquentes, même si, nous le verrons, elles jouent des rôles primordiaux. Mais, dans le Talmud, immense corpus où figurent les noms de centaines d'intervenants, n'apparaissent que quelques noms de femmes, notamment celui de Berouria, l'épouse de Rabbi Méir. Et les féministes dénoncent à bon droit les restrictions imposées aux femmes dans la tradition juive orthodoxe, singulièrement dans le dossier brûlant des divorces.

Ce qui m'a fourni la clé d'entrée dans cette lecture, c'est mon activité de recherche en gestion. Fasciné, au temps de mes études à Polytechnique et aux Mines, par les outils mathématiques de la gestion scientifique, je me suis convaincu, après de nombreuses recherches dans toutes sortes d'organisations, que ces méthodes n'étaient efficaces que sur les sujets « durs », c'est-à-dire ceux qui ne comportaient que des éléments permanents et objectifs. J'ai résumé cette découverte dans un article² où je montrais que ce fait est particulièrement flagrant chez Descartes, qui recommande à ses disciples de n'accepter que les

2. C. Riveline. « *Essai sur le dur et le mou* ». La Jaune et la Rouge, revue des anciens polytechniciens. Août 1985, lisible sur le site Riveline.net.

propositions qui ne sont ni fugitives, ni subjectives. Quand l'une de ces tares se fait jour, je déclare l'objet « mou », et les hommes ont beaucoup plus peur du mou que les femmes, qui par leur expérience de la maternité, phénomène oh ! combien fugitif et subjectif, vivent sereinement avec.

Puisque la science est impuissante devant le mou, de plus en plus fréquent aujourd'hui dans la vie des organisations, la question se pose de la manière de le gérer. J'ai trouvé la réponse chez le maître de la sociologie au XIX^e siècle, Emile Durkheim, qui professe que toute collectivité repose sur trois éléments : des rites, des mythes et des sentiments tribaux³. Cette affirmation est cohérente avec la deuxième michna des Pirké Avoth, qui professe que le monde repose sur la Torah (la pensée), le culte (les rites) et la bienveillance (les affects). Il est frappant de constater que Descartes n'a retenu que les mythes (« Je pense, donc je suis »), position typiquement virile, alors qu'il aurait pu tout aussi bien dire : « J'aime, donc je suis », ou « Je fais, donc je suis ».

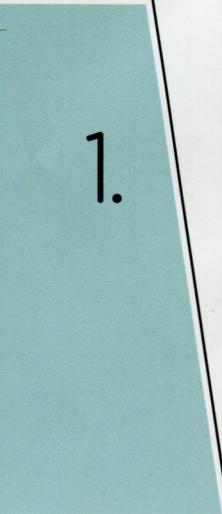
L'expérience de la maternité abonde en rites et en affects, sans que la pensée y joue un rôle dominant.

Pour résumer, on peut dire que la réflexion sur la condition féminine passe par quatre étapes :

- On note d'abord que les femmes ont été presque toujours et presque partout reléguées dans des rôles subalternes ;
- On s'avise que presque tout ce qu'un homme peut faire, une femme peut le faire ;
- On remarque alors que la réciproque n'est pas vraie ;
- On en conclut que la femme est un être plus achevé que l'homme, et que par conséquent ils sont complémentaires l'un pour l'autre.

3. C. Riveline. « *La gestion et les rites* », Annales des mines. Gérer et Comprendre. 1993, lisible sur Riveline.net

Le texte qui suit va retrouver toutes les étapes de cette réflexion dans les détails de la Torah, pour s'achever sur la geste impressionnante des matriarches, ces femmes qui ont littéralement inventé, modelé le peuple hébreu, bien plus que leurs époux les patriarches.



1. LA CRÉATION DE LA FEMME



Une évocation de la féminité est présente, d'après la tradition juive, dès le deuxième verset du premier livre biblique, la Genèse. Ce verset dit en effet : « Le souffle de Dieu planait sur la face des eaux ». Rachi¹ commente : « ... telle une colombe qui plane sur son nid. En français : *accouper* ». Emmanuel Levinas en conclut : « Au commencement était la tendresse ». Contrepoint frappant avec l'ambiance cosmique, propre à l'univers viril, qui caractérise la description des cinq premiers jours de la Création, avant la création de l'homme le sixième jour.

Cela étant, la femme, semble-t-il, est créée deux fois, puisque la création du premier couple est évoquée successivement dans chacun des deux premiers chapitres. La différence est que dans le premier chapitre, le couple apparaît d'emblée (j'y reviens ci-après), tandis que dans le second Eve apparaît plusieurs versets après Adam, comme extraite de son corps. Les commentateurs s'accordent pour dire que c'est de la même création qu'il s'agit, mais cette redondance a donné lieu à la légende populaire de Lilith, la première femme démoniaque d'Adam², créée en même temps que lui, qui serait selon cette légende, stérile, et ne supporterait pas la fécondité de sa rivale. Elle est réputée menacer les petites filles à leur naissance, et certaines familles juives pratiquent un pittoresque rituel d'exorcisme pour s'en protéger.

1. Rachi, acronyme de Rabbi Chelomo Ben Itsh'ak (1040-1105), rabbin français du Moyen Âge, le plus illustre commentateur de la Bible et du Talmud.
2. Pauline Bebe. « ISHA. Dictionnaire des femmes et du judaïsme ». Calmann-Lévy 2005

Pour ma part, je vois une réplique actuelle de Lilith dans ces femmes diplômées et occupant de hauts postes, qui refusent de fonder une famille au prétexte qu'elle ferait obstacle à leur carrière. C'est à cette catégorie de brillantes personnes que les démographes attribuent les taux de fécondité catastrophiques qui sévissent dans des pays comme l'Allemagne, le Japon, la Corée du sud, où les générations se renouvellent avec peine et vieillissent inexorablement. Je suis tenté de leur opposer l'exemple de madame Monique Pelletier, ancien ministre et membre du Conseil constitutionnel, et qui a élevé sept enfants.

Dans ce premier chapitre, la création de la femme n'est pas différenciée de celle de l'homme, mais son existence est mentionnée, en des termes d'une immense portée pour la thèse que défend le présent essai. On lit en effet : « *Dieu dit : Faisons l'homme à notre image...* » (Gen I, 36) et au verset suivant : « *Dieu créa l'homme à son image, c'est à l'image de Dieu qu'il le créa. Mâle et femelle il les créa* » Rien de plus clair : parmi les innombrables commentaires que ces textes ont inspirés, retenons que l'être qui est à l'image de Dieu, c'est non pas le mâle seul, mais le couple. La tradition juive en tire une conclusion sévère à l'égard de ceux qui refusent le mariage : « Un célibataire n'est pas un homme » (T.B. Sanh. 22b). La brutalité de cette formulation gomme les inévitables nuances, mais souligne la complémentarité qui, elle, est unanimement prônée.

Au chapitre suivant, l'homme est créé d'abord (Gen II, 7) « *Poussière détachée du sol* » dans laquelle Dieu « *insuffle un souffle de vie, et l'homme devint une âme vivante* ». Il en résulte que l'homme est fait de matière et d'esprit. Tout autre est la constitution de la femme : « *L'Eternel-Dieu édifia en femme la côte (ou le côté) qu'il avait prise à l'homme* »

(Gen II, 22). Je vois dans ce contraste une confirmation de la différence que j'ai suggérée dans l'avant-propos entre le dur et le mou : l'homme est fait de matière inerte et d'esprit divin, vertu qu'il va aussitôt mettre à profit en nommant tous les animaux (Gen II, 20), c'est-à-dire imposer sa raison à la création, à la demande du Créateur. La femme, issue de l'homme, a les mêmes pouvoirs, mais elle reçoit en plus la vibration de la vie. Complément essentiel !

Cette complémentarité et cette différence sont clairement exprimées dans la désignation adoptée par Dieu pour préciser le rôle de la femme : « *Il n'est pas bon que l'homme soit isolé ; je lui ferai ezer ke-negdo* » (Gen II, 18) Je n'ai pas traduit l'expression hébraïque, car elle constitue un étrange oxymoron³ : « *ezer* » veut dire : « une aide », « *ke* » veut dire : « comme », et « *negdo* » veut dire : « son adversaire ». Cette étonnante appellation veut donc dire : « une aide comme son adversaire ». Une glose de Rachi propose : une aide, si l'homme la mérite, une adversaire, dans le cas contraire. D'autres interprètent : une aide, par cela même qu'elle lui résiste, et l'oblige à réfléchir autrement. Cela évoque la vision en relief, produite par deux angles différents. Mais les deux explications se complètent : si les hommes ont minimisé les femmes au cours de l'histoire, c'est qu'ils n'ont pas été capables d'apprécier toute leur utilité.

Leur complémentarité est exprimée à la fin de ce deuxième chapitre en des termes bien connus, mais généralement mal interprétés : « *C'est pourquoi l'homme abandonne son père et sa mère, et ils deviennent une seule chair* » (Gen II, 24). Beaucoup y voient l'union sexuelle. Rachi, s'appuyant sur le fait que le texte dit plus précisément « *pour une seule chair* » en conclut que cela désigne en réalité l'enfantement. Tout va bien, semble-t-il. Mais tout se gâte au chapitre III, mais pas autant que l'on croit en général.

3. Oxymoron ou oxymore : expression qui réunit deux concepts apparemment contradictoires. Exemple : une obscure clarté.

2.

LE FRUIT DÉFENDU



Dans le folklore populaire, la condition de la femme est inexorablement marquée par le péché originel. Elle aurait croqué la pomme, fruit de l'arbre de la connaissance que Dieu lui avait interdit, en aurait donné à son compagnon, et ils auraient été chassés du paradis terrestre. Le péché en question a tantôt une connotation prométhéenne (voler le feu du savoir), tantôt une connotation sexuelle (le péché de chair). La première femme, par sa curiosité, serait à la source de tous les malheurs du monde.

Presque rien de tout cela dans la lecture juive de la Bible. Il n'y est pas question de pomme, mais seulement de fruit (plusieurs intéressantes hypothèses sont formulées). J'ai par ailleurs une prédilection pour l'explication suivante de cet interdit : Dieu a d'abord demandé au couple de goûter de tous les fruits du jardin d'Eden, sauf un, qui ressemblait pourtant aux autres. L'intention était de les pousser à examiner attentivement ce qu'ils cueillaient avant de le manger. Ne pas s'approprier le monde sans un recul préalable (c'est une des fonctions de la bénédiction dans la Torah). Eve n'a pas eu cette prudence, et c'est pour cette même raison, d'après un raccourci saisissant que je dois au Grand rabbin Gilles Bernheim, que Cain tue Abel : il ne l'a pas suffisamment regardé, écouté, compris.

Mais il semble bien que la vraie faute revienne à Adam et

non pas à Eve. En effet, lorsque le serpent lui demande : « *Est-il vrai que Dieu vous a défendu de manger de tout fruit du jardin ?* », elle répond : « *... quant au fruit de l'arbre interdit, Dieu a dit : vous n'y toucherez pas, vous n'en mangerez pas* » (Gen III, 1 et 2). Alors le serpent pousse Eve contre le fruit, elle le touche donc et il ne se passe rien. Eve est ainsi convaincue que le serpent a dit vrai. Elle mange donc de ce fruit et en donne à son compagnon.

Mais ce qu'elle a répondu au serpent était en partie faux. Dieu n'avait pas interdit d'y « toucher » (cf. Gen II, 16). Ce qu'on explique ainsi : quand Dieu a formulé cet interdit, Eve n'était pas encore née. Adam s'est dit : il est prudent que j'ajoute des obstacles devant Eve pour l'écartier du péché. Comme j'exposais cela à un ami chrétien, il s'est exclamé plaisamment : « Tout le malheur des hommes vient donc de ce que le premier d'entre eux a pris sa femme pour une pomme ! »

Malheur très relatif, au demeurant. Dieu avait dit « *Le jour où tu en mangeras, tu mourras* » (Gen II, 17). En fait, Adam a encore vécu 930 ans. Il faut donc comprendre : « Tu vas devenir mortel ». Peut-on imaginer un être humain immortel ? La sanction de la faute a donc été de créer l'homme tel que nous le connaissons : il gagne en effet son pain à la sueur de son front. Le serpent, lui, rampe et se nourrit de poussière ; c'est cela la vraie malédiction, car il y a de la poussière partout. Il n'a donc ni à créer, ni à prier. Quant à la femme, elle enfantera dans la douleur.

Le Grand rabbin Eisenberg m'a enseigné que ceci n'interdit pas l'anesthésie péridurale, mais signifie « dans la frustration » parce que la naissance d'une fille manifeste que sa mère sera remplacée, simple conséquence de sa nouvelle condition de mortelle.

“ J’ai créé un
homme avec Dieu ! ”

Quant au verset : « *La passion t’attirera vers ton époux, et lui te dominera* » (Gen III, 16), qui énonce de fait une dissymétrie entre les conjoints, Rachi l’explique ainsi : « Tu n’auras pas le front d’exprimer ton désir. C’est l’homme qui te dominera. Tout viendra de lui et non de toi ». Outre la préoccupation de pudeur de la femme, ce verset implique que le devoir d’avoir des enfants, premier des 613 commandements de la Tora (Gen I, 28), revient à l’homme, et pas directement à la femme, mais à son initiative.

La femme apparaît clairement, dans ces premières pages de la Genèse, comme le véritable moteur de l’aventure humaine. D’où l’indulgence du Créateur à la suite du péché du fruit défendu. C’est en effet par appétit de pouvoir qu’Eve s’y est prêtée, et c’est un trait constant du jugement divin de tolérer, voire d’encourager tout ce qui va dans le sens de la vie, même par des voies pécheresses.

Un exemple : la tour de Babel voulait défier le ciel ; Dieu se borne à mélanger les langues.

Autre exemple : le messie naîtra de deux incestes, celui de Loth et ses filles, et celui de Juda et sa bru. Priorité à la vie, et la femme en est la source. C’est ainsi que quand Eve met au monde son premier fils, elle s’écrie : « *J’ai créé un homme avec Dieu !* » (Gen IV, 1).

Mais il faudra de nombreuses générations et de grands drames pour que les hommes acceptent enfin l’idée que les femmes sont au moins leurs égales.

3.

LE MACHISME DES ORIGINES



Notons le d'emblée : la cause directe du déluge, par lequel Dieu a détruit toute l'humanité sauf la famille de Noé, est le machisme effrayant auquel les premiers hommes se sont laissés aller. Pourtant, le nom de Noé évoque surtout la pittoresque aventure de son arche, ce gros bateau chargé des couples de tous les animaux de la terre. Mais on mentionne moins le massacre qui a suivi, le plus radical qui se puisse concevoir, puisqu'en dehors des passagers de l'arche, tous les êtres vivants ont été noyés. Qu'avaient-ils fait pour mériter cette condamnation ?

Le texte laisse entendre que toutes les turpitudes imaginables étaient commises par tous, mais le point de départ de cette dégénérescence est à n'en pas douter les mauvais traitements dont étaient victimes les femmes. Le texte dit en effet : « *Or, quand les hommes commencèrent à se multiplier et que des filles leur naquirent, les fils d'Elohim trouvèrent que les filles de l'homme étaient belles, et ils prirent des femmes de tout ce qu'ils choisissaient* » (Gen VI, 1,2). Qui étaient ces « fils d'Elohim » ? Des fils de princes, de juges ? Les commentateurs en débattent. Mais en tout état de cause, ce sont des figures doublement viriles, car ils sont de sexe masculin et dotés du caractère très marqué hérité de leur père, Elohim, le Créateur, désigné là dans son attribut de rigueur. Quant au verbe « prirent », Rachi nous précise que c'est un euphémisme par rapport à la brutalité et à la

dépravation de ces personnages. Mais cette violence avait été précédée par un épisode moins connu, qui lui aussi aurait pu aboutir à l'interruption de l'aventure humaine. Il s'agit du conflit qui opposa Lamech (descendant de Caïn) et ses deux femmes, Ada et Tsilla. Lamech avait spécialisé ses deux épouses : Ada était vouée à la maternité, et Tsilla aux plaisirs. Vint le jour où elles se révoltèrent contre cette réification et décidèrent, malgré les supplications de Lamech, de se refuser à lui. C'est alors qu'Adam et Eve, étrangement absents pendant que leurs fils s'affrontent et en arrivent au crime, réapparaissent. Ils reprennent leur vie conjugale et naît un nouveau fils, Seth, ancêtre de Noé.

Qu'est-ce qui a valu à Noé et ses fils la miséricorde divine ? Le texte ne le dit pas clairement, mais une indication le suggère : ils sont cités avec leurs épouses. Or, aucune femme n'a été mentionnée depuis Eve, exceptées Ada et Tsilla, mais aussi la fille de Tsilla, Naama, engendrée sans doute à l'insu de Lamech et dont Rachi nous dit qu'elle devint l'épouse de Noé.

Un bref épisode de la fin du voyage de l'arche apporte une nouvelle indication de saveur féminine. La pluie avait cessé. Pour savoir si la terre ferme commençait à émerger, Noé envoya le corbeau en mission de reconnaissance.

Or, celui-ci refusa de s'éloigner de l'arche. Rachi explique qu'il craignait de laisser sa femme en tête-à-tête avec Noé. Imagine-t-on le majestueux vieillard ayant une aventure avec cette oiselle ? Mais souvenons-nous qu'à l'origine du déluge il y avait eu dégradation des mœurs, allant jusqu'au mélange des espèces. Le raisonnement du corbeau, prototype des sceptiques de tous les temps, c'est que rien n'avait changé malgré l'apocalypse. Alors Noé envoya la colombe, figure féminine depuis le deuxième verset de la Torah, qui revint avec un rameau d'olivier dans le bec, symbole universel de réconciliation et de paix.

Une autre conséquence du déluge est l'épisode de la tour de Babel. Terrifiés par le souvenir de la catastrophe, les hommes entreprirent de construire une tour qui monterait jusqu'au ciel afin de prendre la place de Dieu. Chose curieuse, alors que la génération du déluge n'avait pas défié directement le Créateur, celle de la tour de Babel ne subit qu'une punition légère : le mélange des langages. Pourquoi cette indulgence ? Les commentateurs expliquent que Dieu s'est réjoui de voir les humains réunis dans un même projet, et dans une entente que l'on retrouvera plus tard chez des figures féminines, des sœurs, telles que les filles de Loth ou Léa et Rachel. Par contraste, les frères ont naturellement tendance à s'entretuer, comme Caïn et Abel, Esaü et Jacob, ou Joseph et ses frères.

Pendant dans leur entreprise, les hommes qui imposaient qu'on n'utilisât comme langage qu'une seule et même langue, agissaient de manière trop virile.

Je me suis amusé à proposer l'idée qu'il s'agissait de la langue la plus dépouillée qui soit, celle des ordinateurs et des automates, composée de deux mots seulement : zéro et un. La paix obtenue par ce procédé qui gommait les singularités de chacun n'était qu'artificielle et Dieu entreprit de le révéler en brouillant les langages. Et, tandis qu'Eve porta ses jumeaux et les aima pareillement, chacun dans sa différence, comme Rebecca aimera les siens, les hommes ne furent pas capables de surmonter la vision de ce qui les différenciait les uns des autres et ils s'arrêtèrent alors de construire leur tour, c'est-à-dire d'entreprendre un seul et même projet.

Tout cela préparait l'apparition du premier vrai couple, celui qui réconcilia enfin le Créateur avec sa création.

4.

LE COUPLE
D'ABRAHAM
ET SARAH



Le couple d'Abraham et Sarah réalise enfin le projet de l'Éternel quand il entreprit la Création du monde, notamment par l'accession de la femme à la pleine dignité d'être humain, comme en témoigne la lecture du verset qui dit : « *Voici les engendremens du ciel et de la terre lorsqu'il les créa (en hébreu : behibaream)* » (Gen II,4).

Dans le mot hébreu on perçoit la consonance « Abraham », et c'est en effet le sens que l'on obtient en intervertissant deux lettres muettes dans le mot (le aleph et le hé), mode fréquent d'interprétation dans l'exégèse traditionnelle. Quant à Sarah, sa présence dans ce mot est également signalée par une singularité graphique que je soulignerai plus loin.

L'allégation que Abraham et Sarah ont été créés égaux se trouve dans l'analyse de nombreux commentateurs qui jugent que si Noé a échappé au déluge, c'est moins grâce à ses mérites propres que parce que ce couple fera partie de sa descendance.

Lors de leur première apparition, ils ne s'appellent pas encore ainsi, mais Abram et Sarai. Dès ce moment (Gen XI, 29) et pour la première fois dans la Bible, l'épouse est nommée en même temps que l'époux, ainsi que Milka, épouse de

“ Je sais maintenant que
tu es une belle femme ”

Haran, frère d'Abram. Le verset suivant nous apprend que Saraï était stérile. De même, nous verrons dans la suite que les questions liées à l'enfantement sont toujours au premier plan dans la condition des femmes, même si elles sont les égales de l'homme, voire supérieures comme ce sera selon certains le cas de Sarah.

La saga de ce couple fondateur est si riche qu'il est bon de la commenter en quatre temps forts intitulés :

- la fuite en Egypte et la femme sœur,
- la mère porteuse Agar,
- les changements de noms et la circoncision,
- le rire.

1/ LA FUITE EN ÉGYPTÉ ET LA FEMME SŒUR

Bien que Dieu ait promis à Abram de lui offrir la terre de Canaan, la famine l'en chasse et il va se réfugier en Egypte avec Saraï. Voici le texte étrange qui le dit : « *Lorsqu'ils approchèrent de l'Egypte, il dit à Saraï sa femme : je sais maintenant que tu es une belle femme* » (Gen XII, 11).

Comment ne s'en était-il pas encore aperçu ? Les commentateurs interprètent ce mot galant de différentes manières. Le sens simple est qu'il l'a regardée pour la première fois avec un regard d'Égyptien, peuple connu pour sa lubricité. D'autres pensent que Saraï n'avait pas eu dans leur fuite le

temps de s'apprêter, et son mari s'émerveille de sa beauté naturelle. Quoi qu'il en soit, c'est la première occurrence du thème de la séduction.

Il s'ensuit un raisonnement surprenant voire choquant : « *Lorsque les Egyptiens te verront, ils diront : c'est sa femme, et ils me tueront et te laisseront la vie. Je t'en prie, dis que tu es ma sœur afin qu'ils me fassent du bien grâce à toi et je survivrai* » (Gen XII, 12). Parmi les nombreux commentaires que cette douteuse manœuvre (qui fut au demeurant un succès) a suscités, j'en retiens deux : tout d'abord, ce n'était pas tout à fait faux, car Saraï était nièce, fille de son frère Haran. Mais celui que je préfère consiste à dire : toi, Pharaon, tu fais de ta sœur ta femme : moi, à l'inverse, je fais de ma femme ma sœur, ce qui signifie que j'ai su nouer avec elle une entente d'une qualité telle qu'elle réunit les vertus des deux proximités.

2/ LA MÈRE PORTEUSE AGAR

Certaine de ne pouvoir enfanter, Saraï pousse Abram à s'unir à sa servante l'Egyptienne Agar, afin d'adopter l'enfant ainsi conçu. Ishmaël, l'ancêtre légendaire du monde arabo-musulman, naît de cette union. La tradition enseigne qu'Agar était fille de Pharaon, ce qui suggère le sens de la manœuvre de Saraï : convaincue que deux fragiles bergers mésopotamiens étaient incapables de fonder par eux-mêmes la robuste lignée que Dieu avait annoncée, elle trouve dans le choix d'une femme issue de la plus puissante des nations une chance supplémentaire pour que son plan réussisse. Observons au passage avec quelle abnégation Saraï prend en mains le destin du futur peuple.

Mais l'affaire tourne mal à deux reprises. Dès qu'elle se voit enceinte, Agar méprise Sarai, qui exige d'Abram qu'il la congédie. À contrecœur, celui-ci obtempère, mais un envoyé céleste intervient pour ramener Agar au foyer. Notons que plusieurs anges interviendront dans le destin d'Agar, femme d'une grande piété. Treize ans plus tard, après la naissance d'Isaac, nouvel affrontement, nouvel exil exigé par Sarah, auquel Abraham se refuse. Alors s'élève une parole divine, capitale pour notre sujet : « ... *tout ce que te dira Sarah écoute sa voix...* » (Gen XXI, 12). Cette injonction laisse à penser que Sarah (comme nous l'avons dit plus haut) fut une prophétesse aussi grande qu'Abraham selon Rachi, et plus grande encore que lui pour d'autres commentateurs.

Le couple formé par Agar et son fils Ishmaël a donc beaucoup en commun avec celui de Sarah et d'Isaac ; cependant les commentateurs observent des différences importantes. La première est la raison pour laquelle Sarah veut écarter Ismaël : celui-ci « rit » (*metsah'ek*) (Gen XXI, 9), ce qui selon Rachi évoque divers égarements de conduite. Or, le nom de « Ytsh'ak » (Isaac) vient de la même racine, mais au futur (il rira). Ishmaël vit donc dans le présent, tandis qu'Isaac vit dans un projet. La seconde différence est celle qui pousse Agar, perdue avec Ishmaël dans le désert et certaine de sa mort, à s'éloigner de son enfant (avant qu'un nouvel ange ne vienne à son secours) pour ne pas le voir souffrir au lieu de l'accompagner comme une bonne mère l'aurait fait. (Gen XXI, 16)

Il n'en reste pas moins qu'Abraham aime tendrement Ishmaël. C'est d'ailleurs ce dernier qui est désigné par le Coran comme la victime du sacrifice sur le mont Moriah alors que dans la tradition juive ce rôle sera celui d'Isaac.

3/ LES CHANGEMENTS DE NOM ET LA CIRCONCISION

Au début du chapitre XVII de la Genèse, Dieu interpelle à nouveau Abram, et lui donne son nom définitif, Abraham. Un peu plus loin, il fera de même pour Saraï, qui sera dorénavant Sarah. Entre ces deux épisodes, intervient la circoncision, que je commenterai plus loin. Cette modification des deux noms a une portée considérable sur la vocation du couple, que l'on peut caractériser de deux manières, d'une part en qualifiant le sens de ces nouvelles appellations, d'autre part en soulignant la valeur numérique des lettres en cause.

Saraï veut dire « ma princesse », désignation qui implique une appropriation de l'enfant par sa famille. Sarah, par contraste, veut dire « princesse » en général, ce qui indique qu'elle aura dorénavant une mission au profit de l'humanité entière. Ceci est confirmé par la différence entre « Abram » qui veut dire « père majestueux » et « Abraham », qui veut dire père d'une multitude de peuples, comme Dieu le lui promet explicitement. (Gen XVII, 4).

De surcroît, les lettres hébraïques sont aussi des chiffres. La lettre *ï* qui disparaît du nom de Saraï a pour valeur dix, et elle est remplacée par un *h* muet qui a pour valeur cinq. C'est cette même lettre *h* qui apparaît dans la dernière syllabe du nom d'Abram pour donner Abraham. Ce qui fait dire aux commentateurs que le *ï* de Saraï a été coupé en deux pour marquer solennellement l'équivalence des deux époux dans leur mission. C'est par ce *h* que Sarah est présente dans le mot *behibaream* comme cela avait été annoncé ci-dessus, car cette lettre est anormalement réduite dans la graphie traditionnelle de ce mot dans la Genèse. Ce qui autorise à lire : c'est par le *h* qu'il créa (vraiment) le monde !

Aussi insolite que cela puisse paraître, la circoncision imposée par Dieu à Abraham véhicule un message analogue. Une interprétation généralement acceptée de cette ablation du prépuce à l'âge de huit jours est qu'elle a pour effet d'atténuer la sensibilité de l'organe chez l'adulte, lui permettant ainsi plus de patience dans le rapport conjugal. Voilà qui rend manifeste la volonté du Créateur que, dans l'acte le plus sacré qui soit, les deux rôles et les deux bonheurs soient équivalents.

4/ LE RIRE

Isaac, on l'a vu, a du rire dans son nom. Mais dès l'annonce de sa future naissance, son père et sa mère *avaient ri*. Abraham d'abord : « *Abraham tomba sur sa face et rit : et il dit en son cœur : naîtrait-il un fils à un centenaire ? Et à quatre-vingt-dix ans Sarah deviendrait-elle mère ?* » (Gen XVII, 17). Puis c'est au tour de Sarah : « *Sarah rit en elle-même, disant : après être flétrie, aurais-je encore cette force ! et mon époux est un vieillard !* » (Gen XVII, 13). « *Le Seigneur dit à Abraham : pourquoi Sarah a-t-elle ri, disant : eh quoi ! en vérité, j'enfanterais, alors que je suis vieille !* » (Gen XVII, 14). Comme on le voit, ce n'est pas cela que Sarah avait exprimé, mais Dieu préfère modifier une partie de sa réplique plutôt que de perturber la paix de ce ménage.

Incrédulité, heureuse surprise, attente de bonheur, il y a tout cela dans ces rires. Préfiguration appropriée du destin des générations suivantes, malgré les crises qu'elles affronteront.

“ Et à quatre-vingt-dix ans
Sarah deviendrait-elle mère ? ”

5.

LE COUPLE
D'ISAAC ET
RÉBECCA

*

Rébecca est une matriarche exemplaire au même titre que Sarah, mais elle est très différente.

Ce nouveau portrait apporte un nouvel éclairage sur le caractère féminin et la représentation des femmes dans la Bible : Sarah est l'épouse, Rebecca, la mère.

Le texte ne laisse deviner aucun dialogue entre Sarah et son fils Isaac. Il est pourtant assuré de la tendresse qu'elle lui porte et de fait, elle meurt en apprenant l'épisode du Mont Moriah et de ce qui a failli s'y passer.

Après la naissance d'Isaac, la vie de Sarah est marquée par sa présence constante auprès d'Abraham qui, de son côté se montre un mari extrêmement prévenant : c'est ainsi que, après la mort de sa femme, il prend un grand soin à lui procurer une sépulture digne d'elle dans la caverne de Machpéla à Hébron.

À ce sujet, relevons dans le talmud Babli, dans le traité Kidouchim, une définition du mariage qui peut, à première vue, paraître choquante. Il y est dit qu'un mari « achète » celle qu'il veut pour femme de la même manière qu'Abraham a « acheté » le tombeau de la sienne. Le verbe utilisé est le même dans les deux cas. Il faut voir dans cette acquisition

immobilière, qui se fait d'une manière solennelle, la première prise de possession d'Abraham sur la terre de Canaan, celle qui inaugurerait la légitimité du futur peuple d'Israël sur la terre promise. À l'instar de quoi, une épouse est le territoire que l'homme acquiert pour implanter sa descendance.

Pour la même raison, Abraham, mû par ce sentiment d'appropriation, envoie son serviteur rechercher une femme pour Isaac hors de Canaan, dans la famille de son parent Bathuel. Il est ainsi certain qu'aucun Cananéen ne viendra revendiquer une part de légitimité sur cette terre.

Rebecca entre alors en scène. Personnage si remarquable qu'il convient, comme pour Sarah, de détailler son histoire selon les rubriques suivantes :

- Rébecca, femme libre
- Rébecca, mère de Jacob et Ésaü
- Rébecca manipulatrice
- Rébecca, épouse silencieuse.

1/ RÉBECCA, FEMME LIBRE

Dès sa première apparition dans le récit, Rébecca se montre, malgré son très jeune âge (divers avis sur l'âge exact), remarquablement entreprenante. Elle accueille le serviteur avec empressement, puise de l'eau pour ses chameaux et pour lui, ce qui suffit à le convaincre qu'elle est bien l'épouse idéale qu'Abraham souhaite pour son fils Isaac. Flattés par cette demande en mariage, son père et son frère Laban se montrent toutefois réticents à l'accepter. Rebecca prend alors la situation en mains et décide de suivre le serviteur.

“ Est-ce que je ne t'aime pas autant que si tu m'avais donné dix fils ? ”

Par la suite, dans son rôle d'épouse et de mère, elle prendra d'audacieuses initiatives qui modèleront le destin du peuple d'Israël, sans qu'il apparaisse qu'elle ait consulté ni son mari ni personne d'autre.

2/ RÉBECCA, MÈRE DE JACOB ET ESAÛ

Rébecca est longtemps stérile, comme l'a été sa belle-mère Sarah. La psychologue et psychanalyste Eliane Amado Levy-Valensi (1915-2006) a développé une théorie originale et convaincante sur ces stérilités, qu'elle appuie en ajoutant celle de la matriarche Rachel. Le complexe d'Œdipe, dit-elle, ne se développe de manière pathologique que si les parents du petit garçon ne s'entendent pas, comme ce fut le cas pour les parents du vrai Œdipe, Laïos et Jocaste. Croyant sa mère disponible, l'enfant rêve de se l'approprier. Mais s'il se convainc que ses parents sont profondément unis, il souhaitera naturellement fonder un tel foyer à son tour.

Comment un mari peut-il mieux convaincre son épouse qu'il l'aime si ce n'est en lui disant qu'il ne lui en veut nullement de ne pas lui avoir encore donné d'héritier ? Citons, à ce propos, le mot du père de Samuel, Elkana, consolant son épouse stérile Hanna : « ... *est-ce que je ne t'aime pas autant que si tu m'avais donné dix fils ?* » (I Samuel I, 8). Voilà qui expliquerait la stérilité des matriarches : constatant

la parfaite harmonie régnant entre ses parents, l'enfant rêvera de fonder une famille de même qualité et se préparera à devenir un patriarche.

Rébecca finit par se trouver enceinte, mais elle se tourmente : croyant qu'elle ne porte qu'un seul enfant, elle observe qu'il veut sortir quand elle passe devant les lieux de culte du vrai Dieu, mais aussi devant les lieux d'idolâtrie. Elle interroge alors les sages : « *Que veut dire alors anoh'i ?* » (Gen XXV, 22), premier mot du Décalogue, qu'elle connaît par don prophétique, et par lequel Dieu se présente comme le dieu unique (« anoh'i » signifie : « *Je suis* », donc un singulier) (Ex XX, 2). Ils la rassurent : tu portes deux enfants, ce sont de faux jumeaux, très différents en effet. Jacob, véritable héritier d'Abraham qui deviendra Israël, père éponyme de la nation, et Esaü sera un chasseur violent, l'ancêtre de tout ce qu'évoque le nom de Rome. Entre les deux frères, c'est la guerre dès leur jeune âge, et cela se poursuivra jusqu'au point où Rébecca finira par envoyer Jacob en exil chez son frère Laban pour le mettre à l'abri du courroux d'Esaü. Mais elle les aime tous les deux, comme elle le dira : « ... *que je ne les perde pas tous deux en un jour !* » (Gen XXVII, 45). Encore une initiative de femme libre. D'autant plus libre qu'elle a pris cette initiative à l'insu de son mari Isaac, car Isaac préférait Esaü.

3/ RÉBECCA MANIPULATRICE

Isaac, qui a perdu la vue, fait savoir à Esaü, son fils aîné, qu'il veut le bénir avant de mourir. Rébecca l'entend, mais elle désire que cette bénédiction soit donnée à Jacob. Elle monte un stratagème et elle fait revêtir à Jacob des gants

velus pour faire croire à Isaac qu'il s'agit bien d'Esäü. Isaac, surpris par les propos de Jacob qui ne lui ressemblent pas, lui saisit les mains et dit : « *La voix est la voix de Jacob, mais les mains sont les mains d'Esäü* » (Gen XXVII, 22). Les commentateurs donnent à ce propos une portée prophétique, signifiant que le moyen d'action des descendants de Jacob dans l'Histoire sera pour l'essentiel le verbe, tandis que ceux d'Esäü useront surtout de la force. Jacob a obéi à sa mère, mais il est manifestement contrarié par cette supercherie, et il a raison, car elle aura des conséquences dramatiques sur son destin, comme on l'a dit ci-dessus. Mais Rébecca, impérieuse, avait dit : « *Je prends sur moi la malédiction, mon fils* » (Gen XXVII, 12).

Pourquoi cette différence entre le père et la mère ? On en trouve un écho dans les débats politiques de l'Etat d'Israël moderne, où tous s'accordent sur le fait qu'il faut au pays à la fois des moyens de défense et une exemplarité morale. Ils ne divergent que sur la proportion des efforts à déployer dans les deux directions.

Ainsi de Rébecca et Isaac, l'un et l'autre convaincus qu'il fallait à leurs fils des mains et une voix. Mais Isaac pensait qu'il était plus facile de donner une voix à Esäü, et Rébecca pensait qu'il était plus facile de donner des mains à Jacob. Cette préférence d'Isaac est expliquée par des commentateurs par le fait qu'Esäü est l'ancêtre de ceux qui établiront l'empire romain, qui a donné sa législation formalisée et rigoureuse au monde, et que la vertu dominante d'Isaac, parmi les patriarches, est la rigueur.

Ce qui pose la question de savoir pourquoi Rébecca et Isaac, comme auraient fait des parents normaux, ne se sont pas expliqués sur ce sujet ? Le problème résidait dans le fait qu'ils ne se parlaient guère.

4/ RÉBECCA, ÉPOUSE SILENCIEUSE

Pourtant, le fait qu'ils s'aimaient est attesté. Au moment de leur mariage il est dit : « *[Isaac] prit Rébecca pour femme et il l'aima* » (Gen XXIV, 67) et par la suite, ils furent surpris par le roi philistin Abimelec, chez qui ils s'étaient réfugiés, au milieu de joyeux ébats conjugaux (Gen XXVII, 10). Il n'en reste pas moins que Rébecca n'osait pas interpeller son époux, ce que les commentateurs expliquent par des raisons qui tiennent à lui et des raisons qui tiennent à elle.

Aux yeux de Rébecca, Isaac tenait plus du divin que de l'humain. Il est dit notamment qu'au moment où Abraham se préparait à l'égorger, les anges du ciel ont pleuré, leurs larmes sont tombées dans ses yeux et l'ont rendu aveugle. De surcroît, Rébecca avait honte de ses origines. On sait peu de choses de son père Bathuel, sinon qu'il n'était guère recommandable, et les perversions de son frère Laban se révélèrent pleinement lorsque Jacob sera presque son esclave. Cette respectable matriarche était convaincue de ne pas être digne de dialoguer avec le fils des irréprochables Abraham et Sarah, mais aussi avec celui que l'on désignait depuis le mont Moriah comme « le parfait holocauste ».

Les matriarches Sarah et Rébecca furent donc de magnifiques sources d'inspiration pour leurs filles, les femmes d'Israël. Mais elles n'en étaient moins des créatures faillibles, Rébecca par ses silences, Sarah par sa violence envers Agar l'Égyptienne, origine selon certains de l'exil en Egypte du peuple hébreu. Mais aucun personnage biblique ne fut parfait, pas même Abraham. Leur humanité, avec ses faiblesses, nous les rend plus proches et ainsi plus exemplaires.

“ Isaac prit Rébecca
pour femme et il l'aima ”

6.

RACHEL
ET LÉA



La vie des deux dernières matriarches, Rachel et Léa, est beaucoup plus chargée d'événements que celles, pourtant riches de sens, de leurs aînées Sarah et Rébecca. Abraham n'a eu que deux fils, Isaac n'a eu qu'une seule femme, alors que Jacob a eu quatre femmes et treize enfants. Sa vie familiale paraît un torrent tumultueux à côté des fleuves presque tranquilles qu'ont connus son père et son grand-père.

Il en est résulté pour ses épouses des épreuves qui ont mobilisé de nouvelles dimensions de la condition féminine.

Nous en examinerons les aspects les plus significatifs sous les intitulés suivants :

- La rencontre avec Rachel au puits
- Les deux noces
- Les treize naissances
- Léa femme objet, Rachel femme sujet ?
- La mort de Rachel.

“ Mensonge que la grâce,
vanité que la beauté ”

1/ LA RENCONTRE DE RACHEL AU PUIITS

Jacob, fuyant le foyer paternel comme le voulait Rébecca, arrive chez son oncle Laban, et son premier contact a lieu auprès d'un puits, où sa cousine Rachel vient abreuver le troupeau de son père. Il est foudroyé par sa beauté, se fait connaître, l'embrasse, et montre une force herculéenne pour retirer la dalle qui obstrue le puits. Puis il demande sa main à son père, et accepte pour la mériter de travailler sept ans à son service. À ce sujet, le texte indique : « *Ces sept années furent pour lui comme quelques jours, tant il l'aimait* » (Gen. XXIX, 20).

Fabuleux coup de foudre ! À mettre en regard de ce célèbre verset des Proverbes de Salomon : « *Mensonge que la grâce, vanité que la beauté, c'est la femme qui craint Dieu qui mérite les louanges* » (Prov. XXXI, 30). Si la beauté de Rachel a été déterminante dans la destinée de Jacob-Israël, ce verset appelle un éclaircissement, que propose Emmanuel Levinas en ces termes : là où il y a beauté, il y a danger de mensonge, car chacun prête à un beau visage des vertus peut-être usurpées.

Par ailleurs, on ne peut manquer d'être frappé par la présence d'un puits chaque fois qu'il est question d'une rencontre matrimoniale : ce fut le cas pour Rébecca, c'est le cas ici, et sera encore vrai pour Moïse exilé chez Jethro. Le lien entre l'eau et la condition féminine est encore souligné par le puits

de Myriam, sœur de Moïse, qui a suivi le peuple hébreu dans le désert pendant ses quarante années de pérégrinations.

La tradition prête à l'eau une valeur de vérité, de révélation, liée au mot qui la désigne en hébreu : *maim*, qui peut être interprété comme le pluriel du mot *ma*, qui veut dire : quoi ? La présence du puits est en quelque sorte le garant de l'authenticité de la rencontre.

Encore que dans le cas de Jacob, cette rencontre a plutôt mal tourné au début.

2/ LES DEUX NOCES

Jacob travaille donc sept ans, à l'issue desquels il revendique sa promise Rachel. Mais au lieu de Rachel, c'est sa sœur aînée Léa qu'il découvre au matin dans son lit. Devant ses protestations, Laban lui rétorque qu'il n'est pas d'usage de marier la cadette avant l'aînée, réplique dans laquelle les commentateurs voient une perfide allusion à la vente du droit d'aînesse et au vol de la bénédiction qui ont marqué les relations entre Jacob et son frère aîné Esaü. Laban concède alors à Jacob que sous réserve qu'il accorde à Léa la semaine de noces à laquelle elle a droit, il lui donnera Rachel, pour laquelle il travaillera sept années supplémentaires.

Nous avons noté plus haut, à propos de la bonne entente qui régnait parmi les bâtisseurs de la tour de Babel, que c'était là un trait féminin que l'on retrouverait chez Rachel et Léa. En effet, Rachi nous apprend que Rachel, pour éviter une humiliation à sa grande sœur, lui avait enseigné les

signes de connivence dont elle était convenue avec Jacob. D'autres assurent même qu'elle s'était cachée sous leur lit pour parler à la place de Léa. Emouvante manifestation d'affection fraternelle, qui ne se démentira que fugitivement par la suite.

Pourquoi Jacob préférerait-il Rachel ? Le texte indique que les yeux de Léa étaient ternes, ce que Rachi explique par le fait qu'elle pleurait beaucoup parce qu'elle craignait d'être forcée d'épouser Esaü, l'aînée avec l'aîné. Mais Dieu a eu pitié de Léa.

3/ LES TREIZE NAISSANCES

La bienveillance divine à l'égard de Léa se manifesta par le fait qu'elle enfanta successivement quatre fils, tandis que Rachel restait stérile. Ce qui motiva une violente scène de ménage entre Jacob et Rachel, à l'issue de laquelle elle lui offrit sa servante Bilha, comme Sarah l'avait fait avec Agar. De la sorte naquirent deux fils. À son tour Léa offrit sa servante Zilpa à son époux, et voilà deux nouveaux fils.

C'est alors qu'intervient le curieux épisode des mandragores. Ruben, le fils aîné revient des champs avec des « *doudaim* », des mandragores, végétal qui a, dit-on des vertus aphrodisiaques. Rachel les revendique, et les obtient en échange de la nuit qu'elle accorde à Léa, alors que c'était son tour ; de là naissent encore deux fils. Puis une fille, Dina. Rachi explique que Léa a prié pour que ce ne soit pas un garçon, qui aurait porté sa propre descendance à sept, et elle aurait eu la majorité des fils. Rachel aurait alors été réduite au rang des servantes. Elle savait aussi que Rachel était à son

tour terrifiée d'être répudiée et mariée à Esaü si elle restait stérile (Rachi). Alors Rachel, peut-être grâce aux mandragores, enfanta Joseph, puis Benjamin.

4/ LÉA, FEMME OBJET, RACHEL, FEMME SUJET ?

Léa et Rachel rappellent les deux femmes de Lamech, Ada et Tsilla, la première vouée à la maternité, la seconde au plaisir. Mais la ressemblance est légère, car leurs deux destins n'ont aucunement été décidés par Jacob, contrairement à Lamech, et ces deux épouses ont fait preuve à diverses reprises d'une forte capacité d'initiative. Nous avons vu leur rôle dans les naissances des douze tribus. Mais il y a plus.

Rachel, on l'a vu, a courageusement collaboré au mariage de sa sœur. Par la suite, elle s'est distinguée en dérobant les pénates de son père Laban lorsque Jacob s'est enfui avec sa famille après la naissance de Joseph. La similitude entre les étapes de cette fuite et celles de la sortie d'Égypte conduisent à rapprocher ces objets babyloniens des trésors égyptiens que les Hébreux ont emportés dans leur exode sur l'ordre de Dieu. Tout se passe comme si les deux exils avaient entre autres pour finalité de récupérer dans les civilisations voisines et rivales de Babel et de l'Égypte ce qu'elles avaient de positif pour édifier le projet d'Israël. Mais dans le cas de Babel, c'est une initiative personnelle de Rachel. Nous verrons qu'elle l'a payée cher.

Quant à Léa, observation d'une importance considérable, elle a choisi seule le nom de ses enfants, à l'exception éventuelle de celui de Lévi, choisi peut-être par son père

Jacob. Le choix du nom, dans la tradition juive, est considéré comme une option déterminante, puisqu'en particulier il est d'usage de changer le nom d'un malade en danger de mort pour espérer contrarier son destin.

Mais il est un enseignement encore plus significatif sur la dignité de Léa, c'est le verset qui rapporte que Jacob, sur son lit de mort, « s'est incliné devant la tête de son lit » (Gen XLVII, 31). Certains lisent : « ... devant sa première compagne de lit » Au terme de sa vie, il mesure la contribution de Léa au rayonnement de sa famille, et plein de remords, il lui rend un ultime hommage.

5/ LA MORT DE RACHEL

Au retour de Jacob et les siens sur la terre de Canaan, Rachel est de nouveau enceinte. Mais quand vient l'heure de la délivrance, Rachel souffre beaucoup et avant de rendre l'âme, elle nomme l'enfant Ben Oni, fils de ma douleur, et Jacob le nomme Benjamin. Pourquoi Rachel meurt-elle ? De quoi est-elle punie ? Les commentateurs s'accordent sur le fait que c'est Jacob qui a provoqué sa disparition prématurée, quand il a dit, en toute bonne foi, à Laban cherchant ses pénates : « Celui que tu trouveras en possession de tes dieux, qu'il cesse de vivre ! » (Gen XXXI, 32).

C'était bien Rachel la coupable et la parole d'un prophète comme Jacob s'accomplit tôt ou tard.

La dimension tragique du destin de Rachel se poursuit après sa mort. En effet, au lieu de la conduire au tombeau de Machpéla à Hébron, où Sarah, Rébecca et plus tard Léa sont enterrées, elle est inhumée près de Bethléem, où l'on

vénère toujours sa tombe. Jacob s'en expliquera auprès de Joseph sur son lit de mort, lorsqu'il lui ordonnera d'emporter sa dépouille d'Égypte pour l'inhumer à Hébron. Selon Rachi, il répétera à Joseph l'ordre de Dieu, qui avait décidé de ce lieu pour le tombeau de sa mère, pour qu'elle soit témoin de l'exil de ses descendants vers Babel et qu'elle prie pour leur retour.

Il est frappant de voir comme Rachel incarne le visage du peuple juif tourné vers l'universel, tandis que Léa porte l'identité intérieure à la famille. Joseph sera premier ministre en Égypte, et Mardochée, oncle de la reine Esther, descendant de Benjamin, sera premier ministre d'Assuérus.

Par contraste, Léa est la mère de Juda, qui n'a jamais quitté Jacob, et qui aura comme descendant David, ancêtre du messie. Mais une tradition affirme que ce messie définitif sera précédé d'un messie fils de Joseph, qui ramènera au sein d'Israël les valeurs répandues parmi les nations.

Ainsi, Sarah et Rébecca ont donné naissance à la culture propre du peuple hébreu, et Léa et Rachel ont enfanté et modelé les douze tribus qui interagiront avec toutes les nations pour faire aboutir le projet divin pour toute l'humanité.

“ Celui que tu trouveras
en possession de tes
dieux, qu'il cesse de vivre ! ”



CONCLUSION



LES VERTUS DES FILLES D'ISRAËL

De même que les patriarches ont donné par leurs exemples le modèle de l'être juif étendu au peuple de leurs descendants, les matriarches ont inspiré aux femmes qui leur ont succédé des attitudes et des comportements exemplaires présentant, toutefois, un caractère plus proche de l'attente divine que ceux de leurs partenaires masculins.

Durant le séjour de la famille de Jacob en Egypte, et grâce à l'héroïsme des épouses, les soixante-dix membres qui la composaient à son arrivée atteindront, deux cent dix ans plus tard à son départ, le nombre de six cents mille hommes de plus de vingt ans, soit un total de deux millions d'Hébreux au minimum. On l'apprend à l'occasion d'un pittoresque dialogue entre Dieu et Moïse au moment où ce dernier rassemble les matériaux nécessaires à la construction du Tabernacle, ce temple portatif qui accompagnait le peuple dans le désert. Les femmes viennent offrir leurs miroirs de cuivre, qui seront finalement laminés et assemblés pour constituer le bassin des ablutions que les prêtres, les Cohanim, utilisaient avant d'effectuer le culte des sacrifices. Moïse commença par les refuser, sous le prétexte que ce sont là des instruments de coquetterie, de frivolité, incongrus dans ce lieu de sainteté. Il se fait vivement réprimander par l'Eternel,

qui lui rappelle que lorsque les Hébreux esclaves des Égyptiens revenaient épuisés de leur journée de labeur, leurs compagnes mettaient en œuvre toutes les ressources de la séduction pour les inviter à l'amour (Rachi sur Exode XXXVIII, 8). Notons là une nouvelle association de l'eau et des femmes.

Autre exploit notable : les femmes ont refusé de s'associer au péché du Veau d'Or. Aaron, pour gagner du temps, a demandé au peuple qui lui réclamait « ... des dieux qui marcheront devant nous » (Ex XXXII, 1) de lui apporter les bijoux des femmes, convaincu qu'elles refuseraient. Il ne s'est pas trompé, mais ... les hommes ont apporté les leurs.

Les femmes ne se sont pas non plus associées au péché des explorateurs, qui ont découragé le peuple de conquérir Canaan, ce qui a valu à tous les hommes de plus de vingt ans d'être condamnés à errer quarante ans dans le désert et même d'y trouver la mort (Nb XIV). Le texte est muet sur le sort des femmes, mais peut-être ont-elles toutes survécu, gardant ainsi le souvenir de la sortie d'Égypte.

Enfin, il faut porter au crédit des femmes le magnifique compliment que le prophète des nations Balaam a proféré en contemplant le camp des Hébreux : « Que tes tentes sont belles, Jacob, tes sanctuaires, Israël ! » (Nb XXIV, 5).

Qu'a donc vu le prophète qui lui inspire cette exclamation ? Rachi explique qu'il a observé que les portes des tentes ne se faisaient pas face, de sorte que l'intimité des familles était protégée contre les regards indiscrets. Pudeur, discrétion, respect d'autrui, nouvelle dimension de la vertu des femmes juives.

Le point commun à tous ces comportements vertueux est la douceur et la patience, contrairement aux attitudes violentes que l'on observe si fréquemment chez les hommes. Non que les femmes soient incapables de violence, ni les hommes de tendresse, mais il ne fait pas de doute que la maternité, si prégnante dans le destin des matriarches comme dans celui de toutes les femmes, réclame la sécurité et répugne à la brutalité.

Cela étant, la violence est un composant inévitable de l'histoire humaine, et Dieu en a donné de nombreux exemples dans le récit biblique, à commencer par le déluge. Mais on sait que cet aspect rigoureux du Créateur est accompagné d'un aspect miséricordieux, et la profession de foi juive, le « *Chema* », consiste à affirmer que ces deux aspects ne font qu'un. C'est ainsi que l'on comprend en quoi la femme est le complément indispensable à l'homme pour constituer à eux deux l'être humain à l'image de Dieu.

Mais il y a plus. Comme la femme a sensiblement les mêmes talents que l'homme complétés par une compréhension intuitive de la bienveillance, elle réalise à elle toute seule la synthèse divine. Ainsi faut-il comprendre, selon mon regretté maître Léon Ashkenazi (Manitou), la bénédiction que prononcent les femmes juives dans la prière du matin : « Béni sois-tu Éternel, notre Dieu, roi de l'univers, qui m'a faite selon sa volonté ». L'homme, de son côté, dit : « Béni sois-tu (...) qui ne m'a pas fait femme ». Autrement dit, moi, femme, je suis conforme à ta volonté, plus que mon compagnon. Quant à lui, il se réjouit d'avoir beaucoup plus de commandements positifs à observer qu'elle, ce qui suggère dans le même sens qu'il est plus éloigné qu'elle de la perfection voulue par le Créateur et qu'il doit œuvrer plus dur pour s'en approcher.

L'apologie de la femme juive que développe le présent opuscule devrait être valable, *mutatis mutandis*, pour la condition féminine dans les autres cultures car, comme le disait Marcel Pagnol pour expliquer le succès de sa pièce Marius dans toutes les langues : « Pour être de partout, il faut d'abord être de quelque part ». Toute l'humanité est confrontée aux mêmes questions sur le paradigme masculin féminin. C'est dans la Bible, livre sacré pour toutes les religions monothéistes (cela englobe déjà une part importante de l'humanité) que nous avons puisé les éléments de notre réflexion. Les réponses de la tradition juive éclairent les problèmes du machisme, de la singularité du rôle des mères, de la complémentarité entre les sexes.

Pouvons-nous y voir également la justification de l'accession croissante des femmes à des positions sociales à la hauteur de leurs aptitudes ? Puisse notre apport hâter les progrès sur ces questions.

Claude Riveline a également publié,
dans la collection Torah et Société du Consistoire Central :

- en 1998 : *Petit traité pour expliquer le judaïsme aux non Juifs*
- en 2000 : *L'amour dans la tradition juive*
- en 2002 : *Le corps en question*
- en 2005 : *La laïcité dépassée*
- en 2007 : *Regard juif sur les non Juifs*
- en 2010 : *Conception juive de Dieu*

Ces publications sont disponibles au **Centre Communautaire**
119, rue Lafayette - 75010 Paris - Tél. : 01 46 03 52 36
e-mail : raphy.marciano@centrecomparis.com